

JUSTICE 4 NZOY

Entretien avec • Interview with
Evelyne Wilhelm



Version française
(English below)

Cet entretien a été enregistré le 1er mars 2023, le jour de la manifestation à Lausanne en l'honneur de Mike Ben Peter, abattu par la police lausannoise en 2018. Il s'agit du témoignage de Evelyne Wilhelm, la sœur de Nzoy, un zurichois abattu à l'âge de 37 ans par la police à Morges (VD) en 2021. Il aborde leurs vies, le déroulement de cette tragédie, la question de la justice et vise à rétablir la vérité.

Le collectif Justice4Nzoy s'est constitué pour lutter contre les violences policières et rétablir la justice et la vérité suite à ce drame. Pour tout savoir sur ce combat, suivez @Justice4Nzoy sur les réseaux sociaux ou aller sur <https://justice4nzoy.org/>

Une version de cet entretien est disponible en Podcast sur ladispersion.ch/pod et sur enquetecritique.org

Pourrais-tu te présenter ?

Oui, je m'appelle Evelyne Wilhelm. Je suis la sœur de Nzoy, décédée à Morges en 2021.

Pourrais-tu nous en dire un peu plus sur ta famille ? D'où viennent tes parents ? Où as-tu grandi avec Nzoy ? Quelle est ta relation et la sienne avec la Suisse ?

Êtes-vous les deux nés ici ? Avez-vous grandi ici ?

J'ai deux frères, un plus jeune et un plus âgé. Je suis au milieu du sandwich! Ma mère vient d'Afrique du Sud et mon père de Suisse. Nzoy et moi avons la même mère, mais des pères différents, bien que tous deux soient suisses. Son père est originaire de la partie francophone de la Suisse. Il est originaire de Vevey ou quelque chose comme ça. Et oui, nous sommes tous les deux nés ici, mais notre mère voyageait beaucoup. Pour elle, les hivers étaient horribles ici, alors nous passions la plupart des hivers en Afrique du Sud. Nous sommes allés à l'École Steiner. Il y a une branche de cette école en Afrique du Sud, où nous pouvions poursuivre notre scolarité pendant nos voyages, à la fois pendant les mois d'hiver et lorsque notre mère devait s'y rendre pour son travail. C'était donc un peu un mélange entre la Suisse et l'Afrique du Sud, même si la plupart du temps nous étions en Suisse.

Pourrais-tu nous parler un peu plus de Nzoy ? Tu as dit que tu avais deux frères, était-il ton aîné ou ton cadet ?

C'était mon frère cadet.

Viviez-vous ensemble à Zurich ? Quelle était l'écart d'âge entre toi et ton frère ? Qu'est-ce qu'il aimait ? Qui étaient ses amis ? Quelle musique écoutait-il ? Quelle était sa vision de la vie ? Comment avez-vous grandi tous les deux ? Étiez-vous proches ?

Oui, nous étions très proches. Ma mère est décédée il y a dix ans. Elle avait un cancer et elle a été malade pendant longtemps, jusqu'à ce qu'elle n'y arrive plus. J'étais sa grande sœur. J'étais la seule sœur (rires). Alors oui, nous étions proches. Je pense que souvent je lui tapais sur les nerfs (rires). L'écart d'âge entre nous était de six ans, alors si je lui disais quelque chose, il était obligé de m'écouter, non ? Il n'y avait pas de discussion possible. C'était un jeune homme libre, et il avait l'habitude de sortir avec ses amis (rires) et bien sûr, je me plaignais. J'avais un appartement dans le centre de Zurich et il arrivait parfois à 2 ou 3 heures du matin en disant : « Oh, je peux dormir chez toi ? ». Et je lui répondais : « Oh non ! Je dois aller travailler ». (Rires) Ce genre d'interactions ! En réalité, il restait souvent chez moi. J'avais un appartement un peu plus grand au milieu de la ville et il bougeait avec ses amis, puis il a changé d'appartement, changé de vie, changé de petite amie et j'ai toujours vécu dans le même immeuble, de sorte que j'ai toujours eu un peu d'espace pour mes deux frères, lorsqu'ils avaient besoin d'un endroit où se poser, parce qu'ils traversaient des changements dans leur vie.

Pour lui, la musique était quelque chose de très très important. C'était un rappeur et un auteur-compositeur talentueux. Et Tupac était son artiste préféré. Le rap était la musique avec laquelle il avait grandi. C'était aussi un danseur talentueux, il savait bouger (rires). Et la musique, tout ce qui tournait autour de la musique était très important pour lui.

Tu nous a parlé avant l'entretien du fait que tu es une artiste et que ton frère t'aidait dans ton travail. Pourrais-tu nous en parler un peu plus?

Oui, j'ai peint des tableaux de très grand format et j'ai fabriqué moi-même les cadres en bois. Lorsque j'ai commencé, j'ai appelé mon frère et je lui ai dit : « Hé, écoute, viens ici et aide-moi. Je veux que tu fasses ceci et cela, et voici comment tu pourrais le faire ». Et il l'a fait pour moi. Ensuite, j'ai progressé dans mon art et dans mon travail. Puis j'ai pensé que je voulais des cadres en acier inoxydable. Et que cela devait ressembler à ceci et à cela. Je l'ai appelé et je lui ai dit : « Écoute, tu peux venir faire ça pour moi ? » Et il m'a dit : « Oh, non, c'est tellement de travail. » (rires). Mais en fin de compte, il l'a quand même fait. Il l'a fait aussi pour mon travail de diplôme. Il s'agissait d'un énorme livre en bois qui pèse environ 200 kilos. Et ce livre, je ne pouvais pas le porter toute seule. Alors, oui, j'avais mon petit frère qui m'aidait toujours.

Lorsque tu nous expliques ta relation avec tes frères, il semble que tu étais en quelque sorte un pilier, et qu'ils pouvaient toujours compter sur toi. C'est ça?

Oui, d'une certaine manière, c'est exact, mais c'était aussi l'inverse. Par exemple, lorsque j'ai rompu avec mon petit ami, je suis allée voir qui? mon frère. Je me souviens d'un jour où je suis revenue de Munich. Je venais de rompre et mon frère vivait dans une chambre, il partageait un appartement. Nous sommes restés dans cette petite pièce pendant deux ou trois mois. C'était la famille, je pouvais toujours compter sur mon frère. Je peux toujours compter sur mes frères. Quoi qu'il arrive, ils étaient là pour moi.

Et quelle était sa vision du monde ?

(Rires) Il croyait toujours en un monde meilleur, plus juste, où l'injustice n'existait pas. C'était une personne très honnête. Et aussi, il voulait aider les plus pauvres. Il faisait toujours des dons. Il ne pouvait pas supporter de voir des gens sans abri, sans espoir. Cela le touchait, et il essayait toujours de les aider. Dans son entourage aussi, il essayait d'améliorer les choses. Les enfants étaient également très importants pour lui. Il voulait leur apprendre à entrer dans la vie et à voir le monde, sans peur et la lutte contre le racisme a toujours été quelque chose d'important pour lui parce qu'il y était confronté tous les jours. C'était un battant.

Comment parlait-il du racisme ?

Nous avons eu beaucoup de discussions, et il disait toujours que le racisme est présent chez les gens qui ont peur, qu'il est lié aux privilèges et que ceux qui soutiennent le système ont beaucoup à perdre. Et pour changer cela, il faut beaucoup de changements. Nous parlions également du colonialisme, du système colonial, qui fait encore partie de la vie quotidienne en Suisse, et de la manière dont ce système affecte la façon dont les gens sont jugés et dont ils se jugent eux-mêmes. C'est tout le système qui est colonisé. Et si nous ne voyons pas cela, si nous ne voyons pas d'où cela vient, alors il n'y aura pas de changement. Dans les discussions que nous avons, c'était son opinion, et c'est aussi la mienne.

Souffrait-il du racisme ?

Oui, il en souffrait, en particulier du profilage racial. Il n'allait pas dans certains endroits de Zurich parce qu'il savait que la police serait toujours là et que son style vestimentaire était, comment dire... un pantalon baissé, on pouvait voir les son caleçon et sa démarche aussi, avec ses longues jambes, il avait un air nonchalant!(Rires). Et il portait une casquette de baseball,c'était son style. Il était aussi assez grand, ce qui fait qu'il se démarquait toujours dans la foule. Lorsque la police était là, elle avait l'habitude de l'interpeller.

Pourrais-tu nous parler de sa santé ? Quel était son rapport à sa propre santé, à sa santé mentale ?

Il a perdu un ami six mois avant sa mort. C'était l'un de ses meilleurs amis. Il est mort d'une cirrhose du foie et ça l'a choqué. Il m'a alors dit : « Écoute, je ne suis pas très bien, est-ce que je peux venir chez toi ? Je me sens un peu hanté depuis ce qui s'est passé, je ne suis pas bien émotionnellement. » Et j'ai dit : « Oui, oui, tu peux venir ». Et puis il m'a dit : « Je veux aller voir le médecin pour vérifier si j'ai quelque chose au niveau physique». Il y est allé et a fait son bilan de santé. Il était en parfaite santé. Ensuite, je lui ai dit : « Ecoute, suis une thérapie, cherche un psy ». Il a trouvé un psy, mais il ne l'aimait pas. Il était en train de chercher un nouveau psy. Il a passé un très bon été et pendant l'été, tout allait bien, mais deux semaines avant son décès, il a recommencé à se sentir hanté. Il avait l'impression que des gens le suivaient et qu'ils voulaient le voir mort. Il disait toujours : « Ils veulent me voir mort ». C'est alors que je lui ai dit : « Écoute, tu dois faire quelque chose ». Il voulait s'en occuper mais il n'a juste pas eu assez de temps.

Lorsque tu le voyais, tu t'inquiétais de sa santé mentale ?

Non, pas vraiment. Parce que je pensais que nous sommes en Suisse. Je pensais que s'il avait une sorte de crise, que s'il avait peur ou quelque chose comme ça, la police viendrait et l'hospitaliser et j'étais assez confiante. Il a ensuite voulu partir en vacances, et j'ai dit : « Non, tu n'iras nulle part. Je ne

veux pas te voir dans un autre pays si tu ne te sens pas bien, tu vas rester ici. Ici, tu es en sécurité ». C'est ce que je pensais. Je ne l'aurais jamais laissé partir dans un endroit où il ne connaissait personne, où il ne savait même pas où se trouvait le prochain hôpital. J'étais persuadée que si quelque chose arrivait, ils l'aideraient, pas qu'ils ne le tueraient pas.

Pourrais-tu nous parler de ce qui s'est passé en août 2021 ?

Oui. Vers 13 heures, il a pris le train de Zurich à Genève, et il est descendu à Genève. Il s'est fait contrôler par le contrôleur du train. Il a dit au contrôleur qu'il avait de la famille à Genève, qu'il devait se rendre à Genève. Il est donc descendu à Genève et a repris le train pour Zurich. Je pense qu'il ne se sentait pas bien et qu'il est descendu à Morges parce qu'il connaît des gens à Lausanne également. Ce n'est pas logique pour moi qu'il soit sorti à Morges, donc il a sûrement dû avoir eu une sorte de crise de panique ou je ne sais pas quoi ou il était juste mal à cause de quelque chose qui s'est peut-être passé à Genève. Je n'en sais rien. Et puis il est sorti à Morges et il a essayé de se calmer en priant. C'était un croyant. Il croyait en Dieu, il pensait que Dieu le sauverait, l'aiderait. Dieu était son guide et sa force, et là, il a essayé de prier. Les ouvriers du chantier ont appelé la police en disant qu'il y avait un homme en train de prier sur la voie et ils sont venus et... 5 minutes plus tard, il était mort. Aujourd'hui encore, je ne sais pas vraiment. Nous ne savons pas ce qui s'est passé quand ils sont arrivés. Depuis le moment où il est sorti de Morges jusqu'au moment où il est décédé, on ne sait pas vraiment ce qui s'est passé.

Quel âge avait-il ?

Il avait 37 ans.

Comment expliques-tu ce qui s'est passé ?

Je n'ai pas d'explication. Je n'arrive toujours pas à comprendre. Je ne sais pas comment quatre officiers de police peuvent ne pas contrôler un homme adulte. Un seul homme. Pourquoi la dernière option, le tuer, est devenue la première ? Ils n'ont même pas essayé de le frapper ou quoi que ce soit d'autre. Ils n'ont rien essayé. Ils ont simplement sorti leur arme et l'ont abattu. C'est tout. Ils n'ont rien fait d'autre.

Quand tu dis cela et que tu dis que ton frère aimait Tupac, il est très difficile de ne pas penser à sa chanson *Changes* quand il dit que lorsque les flics voient un homme noir, ils appuient sur la gâchette et ils le tuent.

C'était vraiment comme ça. En Suisse, nous avons un jeu qui s'appelle « Qui a peur de l'homme noir ? ». Et quand on est enfant, on s'enfuit. Ils y ont trop joué ici. Ils y jouaient trop et ils avaient peur de cet homme noir. Bien sûr, il était en situation de stress, mais ils étaient quatre et ils étaient entraînés, et vous savez ce n'était pas Bruce Lee ou quelque chose comme ça. Ils auraient même pu essayer de l'attaquer !

En France, il y a eu l'affaire d'un homme qui s'appelait Babacar Gueye et qui se trouvait chez un ami, je crois. Il a eu une crise d'angoisse et son ami a appelé l'ambulance, mais la police est arrivée, et elle l'a tué. Sa famille et ses amis disent toujours que si c'était un homme blanc qui avait eu une crise, il serait vivant.

Oui. Si tu as une couleur de peau différente, tu n'as pas le droit de faire une crise. Quand je suis venu ici à Genève, je suis passé par Morges et c'est toujours une situation qui me pèse beaucoup et parfois j'ai envie de crier et puis je me dis que je n'ai pas le droit de crier. Je n'ai pas le droit de crier parce que si je crie, je me mets en danger. C'est le monde dans lequel nous vivons.

Quelle était ton opinion sur la police avant cet événement ?

Je n'avais pas d'opinion ! Ils n'étaient pas mes amis. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi quelqu'un choisit ce genre de profession pour contrôler les autres, pour se sentir meilleur. Je n'ai jamais pu comprendre ça. À part ça, je n'avais pas d'opinion, ils étaient juste là. Je ne les aimais pas. Mais ce n'était pas grand chose. Et maintenant, bien sûr, la situation a totalement changé. C'est un peu comme une alerte qui s'allume partout quand je les vois, c'est comme une alerte ! Ça a changé.

Etais-tu engagée dans une lutte pour la justice sociale avant que cela n'arrive ?

Dans ma jeunesse, j'ai participé à des luttes pour la justice sociale, pour le droit au logement par exemple. Alors oui, d'une certaine manière. Aussi, en tant que Sud-Africaine, j'ai grandi à une période où l'apartheid a pris fin, et la lutte pour la justice a toujours été une affaire de famille. Nous avons beaucoup de cousin-e-s qui sont morts à cette époque. Alors oui, d'une certaine manière, c'est un peu en nous.

Lorsque cela s'est produit avec ton frère, as-tu bénéficié d'un suivi psychologique ?

Le monde l'a su avant nous. Les médias en parlaient partout. C'était là, en Suisse allemande, dans les journaux du matin. Dans l'après-midi, la police a appelé le père de mon frère Nzoy. Vers 15 heures, son père m'a appelé pour me dire ce qui s'était passé et il m'a dit de lire les journaux. J'ai ouvert les journaux et j'ai tout vu. Et puis j'ai vu écrit : « Le policier est en état de choc, il a dû être soigné et aidé par le gouvernement immédiatement ». Pour lui, l'équipe de soins était là. Ils ne nous ont pas demandé une seule fois si nous avons besoin d'une équipe de soins. Bien sûr, je savais que je ne pourrais pas surmonter ce drame toute seule. Alors oui, j'ai appelé le psy et oui, depuis, j'y vais une fois par semaine.

Tu as appris ce qui s'était passé après la parution du journal ? Tu n'avais pas vu le journal ?

Non.

Tu n'étais donc pas inquiète ?

Non, je n'étais pas inquiète. J'ai juste fait un rêve dans la nuit - la nuit où il était déjà mort - je rêvais de ma mère, et elle criait, c'était un rêve étrange ! Et puis j'ai même commandé un paquet *Zalando*, et j'étais dans l'appartement en train de changer de vêtements, en train de faire des choses futiles ! Il était déjà mort la veille du jour où ils nous ont appelés. On ne l'a pas su le jour même, ils ont attendu !

Le lendemain ?

Le lendemain.

Tu as dit que pour ton frère, la relation avec les enfants était également très importante. Y avait-il des enfants dans ta famille ou dans ton cercle social à qui tu devais parler de ce qui s'était passé ?

Oui, mon frère aîné, il a deux enfants, deux garçons. Quelques jours plus tard, nous sommes allés ensemble à Morges et nous avons repris son âme à cause de la façon dont Nzoy est mort. C'était très perturbant pour tout le monde et surtout pour son âme. Nous avons peur que son âme soit là, en train de se battre. Nous avons donc procédé à un rituel sud-africain. Nous avons ramené son âme à Zurich pour qu'elle puisse se reposer. Nous lui avons ensuite promis que nous nous battons pour sa justice, qu'il était libre à présent. Il est désormais libre de faire ce qu'il veut. Nous ferons le reste. Et bien sûr, ses neveux étaient là, ils pleuraient et me demandaient : « Pourquoi est-ce arrivé ? » Ils pleurent encore aujourd'hui. Nous avons aussi beaucoup de cousin-e-s en Afrique du Sud. Ils ont des enfants en bas âge. Nzoy aimait beaucoup les enfants. Il avait l'habitude de faire le clown avec eux, de jouer au football, au basket-ball. Il les soutenait beaucoup. Les enfants l'aimaient bien ! Tout le monde pleurait et posait la question : « Pourquoi ? ».

Comment leur l'as-tu expliqué ?

Que je ne sais pas, mais que nous le saurons.

Et leur as-tu expliqué que c'était la police qui l'avait tué ?

Oui.

Et quelle a été leur réaction ? Comment l'avez-vous expliqué ? Quel âge avaient-ils ?

Le plus jeune avait 8 ou 9 ans et le plus âgé 10 ou 11 ans.

Ça a dû être très perturbant pour ces petits garçons, parce qu'ils ont toute cette idéalisation des policiers, qu'ils sont gentils et qu'ils nous protègent. Comment leur as-tu expliqué qu'il s'agissait de la police ?

Et bien, ils l'ont vu. Les vidéos étaient partout. Elles étaient sur les réseaux sociaux et certaines d'entre elles n'étaient pas censurées. Nous avons peur que les garçons voient les versions non censurées. Et elles étaient partout ! C'était en fait notre principale préoccupation. Ils étaient simplement tristes. Il n'y avait rien à expliquer parce qu'ils pleuraient et que leur oncle leur manquait et qu'ils ne comprenaient pas pourquoi c'était arrivé. Et puis, il y a eu les funérailles. Pour eux aussi, ce n'est pas fini, je pense. Je leur demanderai la prochaine fois si la relation entre la police et eux a changé, mais je suis sûre qu'elle a changé, c'est un processus. Au a, nous étions simplement abattus, puis nous avons commencé à réaliser ce qui s'était passé et ce que cela signifiait et ensuite, nous avons vu cette histoire dans les médias, qui n'est pas vraie et, qu'il y a beaucoup de questions différentes dans toute cette histoire; Comment la police veut sauver son image, comment elle ment et, pourtant ces images sont partout.

Quelle est leur version de ce qui s'est passé ? Qu'ont dit les médias et la police ?

Ils ont dit qu'un fou les avait attaqués, qu'ils n'avaient pas d'autre choix que de le tuer et qu'ils lui avaient immédiatement prodigué les premiers soins. En voyant toutes ces vidéos, nous savons qu'ils ont menti. Depuis le début, ils l'ont laissé mourir pendant 4 minutes sans rien faire, puis ils ont vérifié avec leurs pieds [s'il était vivant ou non]. Oui, un policier a appelé l'ambulance, mais il n'a pas dit où il était blessé ni ce qui se passait. Est-ce qu'il respirait encore ou quelque chose comme ça ? Il a juste dit : « un homme de couleur », rien de plus.

Que s'est-il passé ensuite sur le plan juridique ? Ont-ils automatiquement ouvert un dossier ?

Le procureur a ouvert un dossier automatiquement et le père [de Nzoy] faisait automatiquement partie de la procédure. Parce qu'il est le parent le plus proche en tant que père et ensuite nous avons voulu ouvrir un dossier aussi, mon frère et moi, et le procureur a refusé deux fois. Il a dit que nous devons d'abord prouver l'existence d'une relation étroite, non pas que nous ayons une relation ou que nous étions frères et sœurs, ça c'était clair. Nous devons prouver que la relation était étroite, alors j'ai écrit à tous mes contacts sur mon téléphone parce qu'ils savaient que j'avais un frère et que nous étions proches. Je devais donner les numéros de téléphone pour que le procureur puisse les appeler. J'ai dû donner le chat WhatsApp, les photos des fêtes et des vacances ! Et à deux reprises, il a dit non, il n'y a pas assez de preuves. Et puis, nous avons dû aller avec cette demande de devenir partie à la procédure - Mon dieu c'était fou ! - au tribunal cantonal, où ils ont dit que nous pouvions participer à l'affaire. Ma mère était décédée, ce qui n'était pas un secret. C'était clair, documenté, et mon frère et moi représentions donc notre mère dans cette procédure. C'est ainsi que nous avons pu ouvrir le dossier et avoir accès au dossier du procureur. Mon frère est décédé à la fin du mois d'août, et c'était à la fin de l'année que nous sommes enfin devenus partie à la procédure, en octobre ou novembre.

Toi et ton frère aîné, vous vous serrez les coudes ? Comment les choses se passent-elles ? Vous sentez-vous aidé par votre famille, vos ami-e-s-x ou votre frère ? Comment est-ce que vous luttez ?

Oui, nous nous battons ensemble dans cette affaire. Nous sommes ensemble dans cette procédure judiciaire. Et oui, en ce qui concerne le mouvement social, nous avons créé le collectif Justice4Nzoy, et dans ce collectif, il y a des ami-e-s-x et d'autres organisations, et pour se battre dans une affaire comme celle-là, il faut beaucoup d'argent. Parce que nous avons besoin de différentes expertises autour de ce qui s'est passé, et le procureur n'est pas intéressé par une vision plus claire de cette affaire. Il veut juste la classer. Nous devons donc faire tout ce qui est en notre pouvoir pour que l'affaire reste ouverte et que ces enquêtes soient menées à bien.

Et à quel moment de cette procédure judiciaire vous trouvez-vous ?

(Rires) Nulle part. Oui, c'est très très difficile. L'été dernier, il y a eu la première audition des officiers de police. Et comme tout le monde peut le voir sur les vidéos qui circulent, ils ne l'ont pas aidé pendant 4 minutes. Et depuis l'été dernier, nous voulons que les policiers soient poursuivis pour

omission de prêter secours. Jusqu'à présent, le procureur n'a pas répondu à cette demande. Tout va très très lentement, donc il ne s'est pas passé grand-chose en réalité. C'est juste beaucoup d'attente et beaucoup d'envoi de lettres. C'est un processus très très lent, qui coûte beaucoup d'énergie, de temps et d'argent.

Quelles sont tes revendications à l'égard du système judiciaire ? Quelles sont tes attentes ?

Mes attentes vis-à-vis du système judiciaire suisse ? Personnellement, je n'ai plus d'attente. Tout cela m'a vraiment déçue et choquée. Bien sûr, je veux gagner cette affaire. C'est ce que je veux. Mais je veux aussi savoir ce qui s'est passé avec mon frère. Oui, pour que nous puissions aller de l'avant en tant que famille. Nous ferons tout ce qu'il faut pour gagner cette affaire. La confiance dans le système n'est plus là, mais il existe de nombreux moyens de trouver la justice.

Quels sont tes moyens pour parvenir à la justice ?

Nous verrons bien. Il y a aussi beaucoup de justices différentes. La justice devant un tribunal n'est pas nécessairement la justice.

Et comment définis-tu la justice ?

C'est très difficile de répondre à cette question. C'est très très difficile d'y répondre. Surtout en ce moment. Je pense que pour l'instant, je n'ai pas de réponse claire à la question de savoir comment je définis la justice. Je verrai. Pour l'instant, j'ai un peu perdu le sentiment de justice parce qu'il n'y a pas de justice pour le moment, mais je suis sûre qu'au bout du compte, la justice l'emportera d'une manière ou d'une autre.

English version

1st edition

This interview was recorded on March 1, 2023, the day of the demonstration in Lausanne in honor of Mike Ben Peter, shot and killed by the Lausanne police in 2018. It is a testimony of Evelyne Wilhelm, the sister of Nzoy, a Zurich man shot and killed at the age of 37 by the police in Morges (VD) in 2021. It addresses their lives, the course of events of this tragedy, the question of justice and aims to restore the truth.

The Justice4Nzoy collective was formed to fight against police violence and to re-establish justice and the truth following this tragedy. For all the information on this fight, follow @Justice4Nzoy on social networks or go on <https://justice4nzoy.org/>

There is a podcast version of this interview available on ladispersion.ch/pod and enquetecritique.org

Can you introduce yourself?

Yes, my name is Evelyne Wilhelm. I am the sister of Nzoy, who passed away in Morges in 2021.

Can you tell us a little bit more about your family? Where are your parents from? Where did you grow up? What's your relationship to Switzerland? Were you born here? Were you raised here?

I have two brothers, a younger one and an older one. I am sandwiched, you could say. My mom is from South-Africa and my dad is from Switzerland. Nzoy and I have the same mother but different fathers, though both are Swiss. His father is from the French speaking part of Switzerland. He's from Vevey or something like that. And yes, we were both born here, but our mom, she used to travel a lot. For her, the winters were kind of horrible here, so we spent most of the winters in South-Africa. We went to Waldorfschule. There is a branch of this school in South-Africa as well, where we could continue our schooling during our trips, both during the winter months and when our mum had to travel there for work. So it was a little bit of a mix between growing up in Switzerland and South-Africa, though most of the time we were in Switzerland.

Can you talk a little more about Nzoy? You told us you have two brothers, was he your older or younger brother?

He was my younger brother.

Were you living together in Zurich? What was the age gap between you and your brother? What did he like? Who were his friends? What music was he listening to? What was his vision of life? How did you both grow up? Were you close?

Yes, we were very close. My mom passed away ten years ago and she had cancer, she was sick for a long time until she didn't make it anymore. I was his older sister. I was the only sister (laugh). So yes, we were close. I think a lot of times I got on his nerves (laugh). The age gap between us was six years so if I said something to him he had to listen, no? There was no discussion. He was a young wild boy you know and, they used to go out with his friends (laugh) and of course then I complained. I had an apartment in the center of Zurich and he would sometimes arrive at 2 or 3 o'clock in the morning saying: « Ohh can I sleep at your place? » And I would say: « Oh no! I have to go to work (laugh) ». Anyways, you know those kinds of interactions! He actually stayed often at my place. First of all, I had a little bit of a bigger apartment in the middle of the town and he was kind of moving around with friends and then he changed apartments, changed life, changed girlfriend and I was actually always living in the same building so I always had some space for both my brothers, when they needed a place to fall back to, because they were going through changes in their lives.

For him, music was something very, very important. And he was a talented rapper and songwriter. And, well, Tupac was his one and only. His rap was the music which he grew up with. He was a talented dancer as well, he could move (laugh). And music, everything around music was for him very, very important.

You told us before about the fact that you were an artist and that your brother was helping you. Maybe you can talk to us about the relationship you had with your work and your brother?

Yes, I did paintings in huge formats and I made the wooden frames by myself. So first, when I started that, I called my brother and told him: « Hey, listen, come over here and help me with that. I want you to do this and this and this is how you could do it ». And he did it for me. And then actually I grew with my art, with my work and so and so. Then I thought that I wanted to have stainless-steel frames. And that it had to look like this and this. I called him and said: « Listen, can you come over and do that for me? ». And he was like « Oh, no, this is so much work.» (Laugh) But in the end, yeah, he did it anyway. For my diploma work as well. It was a huge book made of wood. It weights about 200 kilos. And this book, I mean, I couldn't carry it on my own, you know? So, yes, I had my little brother who always helped me.

When you explain to us your relationship with your brothers, it appears that you were kind of the center, and they could go and they would always know where they could come back. Is that correct?

Well, yeah, somehow, it's correct, but it was as well the other way around. For example, when I broke up with my boyfriend, to whom did I go to? I went to my brother. I remember once I came back from Munich. I had broken up a relationship and my brother was living in one room, he was sharing a flat. And we stayed in this little room two or three months. It was family, it's where you go to and I could always count on my brother. I can always count on my brothers. Whatever it is, whatever it was, they were here for me.

And what was his vision of the world?

(Laugh) He was always kind of hoping for a better, fairer place where injustice didn't take place. He was a very honest person. And as well, yeah, helping the poorest. Always donating. He couldn't see people who were homeless, hopeless. That touched his heart, and he always tried to help. Also in his little area around him, making things better. Children were also very important for him. He wanted to teach them how to go into a new life and how they should see the world open, without fear and fighting against racism was always something important for him because he was confronted with it on a daily basis. And yeah, actually there, he was a very strong fighter.

How would he talk about racism?

We had lots of talks, and he always then said, it runs in people who are just being afraid and that it has to do with privilege, and that those who are supporting the system, they have a lot to lose. And to change that, there needs to be a lot of changes done. We spoke as well about colonialism, the colonialist system, which is still - in everyday life here - part of Switzerland and how that system affects how people are judged and how people judge themselves. It is the whole system that is colonized. And if we don't see that, if we don't see where it comes from, then there will be no change. In those discussions we had, that was his opinion which is as well mine.

Was he suffering from racism?

Yes, he was suffering, especially from racial profiling. He didn't go to certain places in Zurich because he knew the police would always be there and he and his clothing style was, you know... trousers down, you could see the underwear and then his walk as well, with his legs, kind of not so elegant (laugh) ! And he had mostly a baseball cap on, that was his style. He was also quite tall, so he would always stick out in a crowd. When the police were there, they used to pick him.

Can you talk to us about his health? What was his relationship to his own health, his mental health?

He lost a friend half a year before he passed away. It was one of his best friends. He died of liver cirrhosis and that shocked him. And then he said to me, listen, somehow, I'm not in a very good mood, can I come and stay with you? I'm feeling somehow haunted since that happened, I'm not emotionally OK. And then I said yes, yes, you can come. And then he said as well « I want to go for a checkup with the doctor if there is anything with me body wise». And he went and he did his checkup. He was in perfect health condition. And then actually, I said to him: « Listen, go to therapy. Look for a shrink ». And he found a shrink, but he didn't like him. He was in the process of looking for a new shrink. He had a very good summer and during the summer things were OK and two weeks before he passed away, he started to feel haunted again. He felt that people were following him and that they wanted to see him dead. He always said: « They want to see me dead». And then I said: « Listen, you have to do something ». He was on his way to take care of it, but there was just... Not enough time.

When you used to see him, you were worried about his mental health?

No, not really. Because I thought as well, how should I say? We are here in Switzerland. I thought if he has a kind of an attack where he is kind of afraid or something like that, the police will come and put him into a hospital, you know? So I was kind of confident. He then wanted to go on holiday, and

I said: « No, you are not going anywhere. I mean, I don't want to see you in another country if you're not feeling well, you're going to stay here. Here you are safe». That's how I felt. I would have never let him go to somewhere where he didn't know people, where he didn't even know where the next hospital was. I was quite confident that if something happened, they would help him, not kill him.

Can you talk to us about what happened in August 2021?

Yes. Around 1:00 o'clock, he took the train from Zurich to Geneva, and he got off in Geneva. He got controlled by the train controller. He told the controller that he had family in Geneva. That he had to go to Geneva. So, he got out here in Geneva and then took the train back to Zurich. And he was not feeling well I think and got out in Morges because he knows people in Lausanne also. It's not logic for me that he got out in Morges, so it must be that he kind of had a panic attack or I don't know what or he was just overwhelmed about something which maybe happened here. I have no idea. And then he got out in Morges and he tried to calm himself down by praying. He was a strong believer. He believed in God, that God will save him, help him. God was his guide and his power, and there he tried to pray and then the constructor workers there, they called the police, saying, there is a man praying on the train tracks and then they came and then, 5 minutes later he was dead. And still now I don't really know. We don't know what happened when they came. Yeah, from that moment when he got out in Morges until the time he passed away, we don't really know what happened.

How old was he?

He was 37.

I'm sorry. How do you explain to yourself what happened?

I have no explanation for that. I still can't understand. I don't know how four police officers cannot control an adult man. One man. Why did the very last option, killing him, become the first one? They did not even try to hit him or nothing. They did not try anything. They just pulled the gun and shot him dead. That was it. They did not do anything else.

When you say that and you said that your brother loved Tupac, it's very difficult not to think about his song *Changes* when he says that when the cops see a black man, they pull the trigger, and they kill him.

This was actually like this. It was like this. In Switzerland we have that kind of game called « Who is afraid of the black man?» And as a child you run away. They played that too much here. They played it too much and they were just afraid of this black man. Of course, he was in a stress situation but there were four and they were trained, and you know, he was not Bruce Lee or something like that. They could have even tried to attack him!

You know in France there is this case about a guy who was called Babacar Gueye and i think he was at a friend's house, and he had a crisis, a mental crisis and his friend called the ambulance but instead the police came and when they came, they killed him and his family and friends always say that if he was a white man having a crisis, he would be alive.

Yes. If you have a different skin color, you're not allowed to have a crisis, I mean, when I came here to Geneva, I was passing Morges and it's always a very heavy situation on my chest and sometimes I feel like I want to scream and then I'm like I am not allowed to scream. I'm not allowed to scream because if I scream that would put me totally in danger. Yes. . . that's the world we live in.

What was your opinion of the police before that event?

Well, I didn't have an opinion! They were not my friends. I could never understand why somebody chooses this kind of profession to control other people, to feel better than other people. I could never understand that. Besides, I didn't have an opinion, they were just kind of here. I didn't like them. It was nothing. And now of course the situation has totally changed! It's kind of red flags all over when I see them, it's red flags all over! This has changed.

Did you used to be part of a social justice fight before this happened?

In my young years I was in social justice fights for housing rights. Somehow, yes. As half South African, when I grew up, apartheid stopped so fighting for justice was always a family thing. We had lots of cousins who died at that time. So yes, somehow, it's a little in us.

And when this happened with your brother, did you receive psychological care yourself?

No. The world knew before we knew. It was in the media all over. It was there in the German part of Switzerland as well in the newspaper all over in the morning. In the afternoon, the police called the dad of my brother Nzoy. Around 3:00 o'clock or something his father then called me and said what happened and he said look into the newspapers. I opened the newspapers and I saw everything... And then I saw written: « The police officer is in shock, he had to be treated and helped by the government immediately ». For him the care team was around. They haven't asked us once if we needed a care team. Of course I knew that I couldn't get over this drama on my own. So yes, I then called the shrink and yes, since then, I've been going once a week.

You learned what had happened after it was in the newspaper? You hadn't seen the newspaper?

No.

So, you were not worried?

No, I was not. I just had a dream in the night - the night he was already dead - I was dreaming of my mom, and she was screaming, and I was like, this was a strange dream! And then I even ordered a *Zalando* package, and I was in the apartment, you know, changing clothes and, yeah, doing senseless things! And he was already dead and then they called us. We did not know it the same day, they waited!

The day after?

The day after.

You said that for your brother, the relationship with children was also very important. Were there any children in your family or social circle whom you had to talk about what happened?

Yes, my older brother, he has two children, two boys. A few days later, we went to Morges together and we took his soul back because of how he died. That was very disturbing for everybody and especially for his soul. We were afraid that his soul was there, kind of fighting. So, we did a South African ritual. We took his soul back to Zurich so that he could rest. We then promised him that we will fight for his justice, that he is free. He is free now to do whatever he wants. We will do the rest. And of course, the nephews were there and they were crying and asking me: « Why did that happen? » They are still crying now. We also have a lot of cousins in South Africa. They have small children. He was a children's person. He used to clown around with them, playing football, playing basketball. He was very supportive. Children liked him! Everybody was crying there and asking the question: « Why? »

How did you explain to them?

That I don't know, but that we will know.

And did you explain to them that it was the police who killed him?

Yes.

And what was their reaction? How did you explain? How old were they?

The youngest there was 8 or 9 and the oldest was 10 or 11.

It must have been very disturbing for those little boys, because there are all these fantasies about policemen, that they're nice and that they protect us. How did you explain that it was the police?

Well, they saw it. Those videos were all over. They were on social media and some of them were

not censored. So, we were just afraid that the boys would see them not censored. And they were all over! And that was actually the main concern there. And they were just sad. There was nothing to explain because they were just crying and missing their uncle and they didn't understand why that had happened. And then it was the funeral. This is for them not over, I think. I will ask them the next time how the relationship between the police and them has changed, but I'm sure it has changed, and this is a process. At the beginning we were just numb and then you start to realize what had happened and what it means and then seeing this story in the media, which is not true and there are a lot of different issues in that whole history. How the police want to clean themselves, how they lie and... those pictures that are all over around.

What was their version of what had happened? What did the media and the police tell?

They said that a mad man had attacked them, and they had no other choice than to kill him and when that happened they immediately gave him first aid. Seeing all those videos, we know that they lied. From the beginning on, they just let him there, dying 4 minutes without them taking any action, and they controlled him with their feet. Yeah, one police officer called the ambulance, and he did not say where he was hurt or what was what. Was he still breathing or something? He just said: « un homme de couleur », nothing more.

So what happened then on the legal aspect? Did they automatically open a case?

Yes, the prosecutor did open a case automatically and Nzoy's father was automatically in the case. Because he is the closest relative as a father and then we wanted to open a case as well, my brother and I and the prosecutor denied it twice. He said that we had to prove first the close relationship, not that we have a relationship or not that we are brothers and sisters, this was clear. We had to prove the relationship was close, so I was writing to my whole contacts on my phone because they knew that I have a brother and that we are close and I had to give the telephone numbers so that the prosecutor could call. I had to give the WhatsApp chat, photographs of parties and holidays! And twice, he said no, there is no proof enough. And then we had to go with that request - God it was so crazy! - To the cantonal court and then they said yes we can be in the case. My mom had passed away, which was not a secret. It was clear, documented, and my brother and I were representing the mom. So that's how we could open the case as well and have access to the file of the prosecutor. My brother passed away at the end of August, and this was at the end of the year, October, November-ish.

You and your older brother, are you in this together? How are things happening? Do you feel helped by your relatives, friends or brother? How are you actually fighting?

Yes, we are fighting this case together. We are in this legal process together. And yes, when it comes to the social movement, we created the collective Justice4Nzoy, and in that collective there are friends plus other organizations, and to fight a case like that it needs lots and lots of money. Because we need to have different expertises done around whatever happened, and the prosecutor is not interested in having a clearer view in this case. He just wants to close it. So whatever we have to do to keep it open to have those investigations, we have to do it by ourselves.

And at what moment of this legal process are you now?

(Laugh) Nowhere. Yes, it's very, very difficult. Last summer there was the first hearing of the police officers. And as everybody can see on those videos which are around, they didn't help him for 4 minutes and since last summer, we want to extend the case for not giving first aid. Until now the prosecutor hasn't answered about that. Everything goes very, very slow so, not much actually happened. It's just a lot of waiting, a lot of sending letters around. It's a very, very slow process, which just costs so much energy, time and as well, money.

What are your claims for the justice system? What are your expectations?

Expectation from the Swiss justice system? Personally, I don't have any expectations anymore. The whole thing kind of really disappointed me and shocked me. Of course, I want to win this case. This is what I want. But I want to find out as well what happened with my brother. Why did that happen and

yes, in order for us as a family to move on, it's part of letting it also go and so and so on. Whatever it will take to win this case, we will do. Trust in the system is not anymore there, but there are lots of ways to find justice.

What are your ways to justice?

Well, we will see. There is as well a lot of different justices. Justice in front of a court, it's not necessarily justice.

And how do you define justice?

This is very difficult to answer. This is very, very difficult to answer, especially right now. I think at the moment I don't have a clear answer to how I define justice. I will see. Now at the moment I kind of lost the feeling of justice because there is no justice at the moment, but I'm sure at the end of that, justice will somehow win.

Imprimé à Genève en Suisse en 2023

1ère édition

Merci / thanks to Evelyne, Al, Chris, Manon, Milena, Sarah, Selim, Taha et Vista.

2023
Genève, Suisse
Librairie la Dispersion x Enquête Critique